

LES DEUX TRÉSORS

(CONTE ACADIEN.)

I

Jadis les Français vivaient en paix dans leur belle patrie, ils ne la quittaient pas. Depuis quelques années, la politique et les moyens de locomotion rapide aidant, on rencontre sous toutes les latitudes Normands, Parisiens ou Provençaux courant le monde.

Le désir de voir du pays, ou d'y puiser des renseignements à bonne source, pousse ces hommes pour la plupart jeunes, sur tous les océans, sur tous les continents. Aussi, les fils de France qui depuis longtemps habitent l'étranger, ne sont-ils guère surpris de rencontrer à intervalles rapprochés, soit un compatriote, soit un disciple.

Si la fortune ne sourit pas toujours à ces globe-trotters, c'est qu'ils ne la courtisent pas autant que d'autres!

Epris d'idéal, les descendants des Gaulois, en mal de voyages, se contentent de noter des impressions et des émotions. Selon le hasard, ils en parlent, ou continuent leurs pérégrinations.

Lucien de Vernay, un de mes anciens camarades du lycée de Saint-Maur, appartient à cette classe de touristes. Lorsque dernièrement j'eus le plaisir de le revoir dans un hôtel de Montréal, dès l'abord, son esprit vif et communicatif, me fit presque oublier qu'il y avait quinze ans que nous ne nous étions vus.

Brièvement, entre deux menus, nous nous racontâmes ce qui nous était survenu depuis qu'adolescents heureux, après les examens du baccalauréat, les carrières entreprises nous eurent séparés. J'appris que, son service militaire terminé, l'officier de réserve Lucien de Vernay s'était d'abord rendu en Australie, puis en Afrique, et enfin au Canada.

Il était au Canada.

Rentier et à l'abri du besoin, Lucien pourrait se passer de travailler, mais l'oisiveté convenant peu à des esprits de la trempe du sien, il professe des langues vivantes, tout en se livrant à des études d'ethnographie.

Comme il me parlait de son séjour prolongé dans les provinces maritimes de l'Est canadien, "Acadie du XVII^e siècle", notre intimité me le permettant, je lui fis remarquer: qu'à trente ans sonnés, un garçon sérieux devrait songer à s'établir, à s'entourer d'une famille.

La sollicitude que je témoignais à mon ami n'était pas, je l'avoue, exempte d'une vague curiosité. Notre voyageur devina sans doute ma pensée, car pour la satisfaire, en guise d'explication, il me conta l'aventure suivante:

J'avais, dit-il, élu domicile à Moncton, petite ville de huit à neuf mille âmes, située dans le Nouveau-Brunswick, non loin de la frontière de la Nouvelle-Ecosse, au nord de la baie de Fundy. Le voisinage de l'océan, qui, là, à chaque flux, produit une sorte de raz de marée remarquable; l'aspect de la campagne et mon désir d'étudier ce centre important des chemins de fer canadiens, m'avaient décidé à m'y arrêter.

Je comptais passer quelques mois à Moncton, trois fois j'y changeai de calendrier. De l'existence que je menais en ce pays monotone, j'ai emporté des souvenirs durables, les uns agréables, d'autres encore empreints d'une douleur poignante.

Très vite je me fis aux gens et aux choses de ce milieu, qui m'était nouveau. Avec une satisfaction un peu chauvine, je constatai la présence de deux éléments dans sa population. D'un côté et en majorité, les sujets britanniques de race Anglo-Saxonne, de l'autre les enfants de l'Acadie, qui parlent encore la langue de la Normandie du Roi Soleil.

Arrivé à Moncton aux premiers jours de l'été, je m'y trouvais tout à fait installé, assez au courant de son histoire et de la topographie de ses environs, quand vint l'automne, la saison de la chasse. J'ai toujours aimé ce sport!

A l'aube d'une journée que l'on pronostiquait devoir être belle, le 20 septembre 18.., je me trouvais donc près du coquet village de Fox-Creek, à deux milles de chez moi. Les migrations des palmipèdes ayant commencé, j'anticipais de beaux coups de fusil, et toutes sortes d'exploits cynégétiques hantaient mon esprit.

II

Le carnier bien garni, un peu las, à l'approche du crépuscule, je m'acheminai vers la ville, car je redoutais un orage équinoxial, que semblaient annoncer de gros nuages planant au-dessus des coruscations du couchant. Néro, mon épagneul, levait bien encore de ci de là quelques pluviers aux cris plaintifs, mais je dédaignais ce menu gibier, et hâtais le pas.

J'étais à une demi-douzaine de portées de fusil au nord de Fox-Creek, quand tombèrent les premières gouttes d'une averse diluvienne. Une ferme se trouvant non loin du chemin, j'y demandai un abri temporaire, que les gens très hospitaliers de ces contrées ne refusent jamais.

Le hasard m'avait conduit chez le premier, fermier à l'aise, bien connu dans le comté de Westmorland. Fort aimé dans le comté, les honneurs de sa maison, il me fit étant très sympathique, ma nationalité lui était connue. Comme d'anciens amis, nous entrâmes dans son "parloir", pour y causer en fumant, lui une pipe, moi un cigare.

Au dehors, la pluie tombait plus drue que jamais.

Une heure s'écoula rapidement, le fermier me parlant de choses agricoles ou de Moncton, qui, il me l'apprit, s'appelait du temps des Français la paroisse du Coude.

L'averse finie, j'allais me retirer et je remerciais déjà mon hôte, lorsque m'apparut une des plus radieuses beautés féminines qui se puissent concevoir!

Je n'étais pas encore revenu de l'étonnement que j'éprouvais en présence d'un tel chef-d'œuvre de la nature, que, très simplement, en adoucissant la voix, le père Cormier me présentait à Mademoiselle Evangéline, sa fille, institutrice communale. Eva, comme il l'appelait dans l'intimité, enfant unique qui méritait bien la grande affection que son père ressentait pour elle. La belle Eva Cormier, devenue maîtresse sous le toit paternel, depuis la mort déjà assez éloignée de sa mère.

Que vous dirai-je? La connaissance faite, une aimable invitation m'engageant à revenir à la ferme des Cormier ayant été formulée, je pris congé de mes hôtes et regagnai ma garçonnière.

Impossible de m'illusionner, j'étais pris et bien pris aux filets du petit dieu malin. Telle fut la constatation psychologique que j'enregistrai à l'égard de mon cœur, durant la semaine qui suivit ma partie de chasse. Partout, nuit et jour, éveillée ou en rêve, je revoyais le sourire angélique et la perfection des traits de la jeune institutrice de Fox-Creek!

Comme on le peut penser, je ne manquai pas de visiter souvent mes nouveaux amis. Cela dura un an.

Sans connaître ni les artifices, ni les roueries de ses soeurs des grandes villes, Eva, que j'aimais comme on n'aime qu'une fois, Eva crut à ma passion et y répondit. Son amour était caractérisé par cette franchise et cette candide ar-

deur, que possèdent seules les natures droites, grandies aux champs, sous les étoiles du bon Dieu, près des fleurettes des bois.

Les mois que je vécus alors, furent, je n'hésite pas à le dire, les plus heureux de ma vie. Deux fois par semaines, sans tenir compte de l'état atmosphérique, ou de celui des chemins, je me rendais auprès d'Eva.

L'été, la main dans la main, nous allions par la plaine fleurie, elle une parole tendre et naïve aux lèvres; moi, me mirant dans ses beaux yeux bleus de brune, si innocents, si charmeurs. Au retour de ces promenades idylliques, toujours le père d'Eva nous accueillait par de bonnes paroles. Le ciel de notre amour était sans nuage!

Parfois, cependant, le vieillard s'attristait en songeant que sa fille pourrait le quitter un jour, il disait: N'est-ce pas, ma chère enfant, que lorsque vous serez mariés, vous ne me quitterez pas? Du reste, vous seriez si bien ici, très riches et vous aimant, vous pourriez être heureux dans ce coin paisible du monde!

Ma fiancée rassurait alors son père et j'ajoutais quelques mots dans le même sens, d'autant plus facilement que, pour ma part, je ne rêvais rien de mieux que de vivre là, près d'une compagne qui, de jour en jour, je découvrais des qualités exceptionnelles.

Dans chacune de ces occasions, et toujours à ma grande surprise, le père Cormier parlait d'une fortune princière. Si je n'avais été convaincu de la droiture de son jugement, j'aurais peut-être attribué ses paroles à une petite monomanie sénile. Eva n'en sachant pas plus long que moi, sur ce chapitre, notre pensée restait en suspens.

Or, un soir, vers la fin de l'année, malgré une tempête de neige digne de la Sibérie, j'avais été visiter mes bons amis. Entre deux pipes, le père d'Eva nous dit: Maintenant, mes enfants, que le jour de votre union approche, maintenant qu'après des années de recherches, je viens enfin de trouver le trésor du Coude, je vais vous expliquer mes paroles énigmatiques au sujet de votre fortune. Inutile de vous demander d'être discrets!

—De plus en plus surpris, nous l'écoutions. Le fermier continua:

Vous n'avez pas été sans entendre parler de l'île aux Corbeaux, située au milieu de la rivière Petit-Codiac, entre Moncton et Humphrey's Mills; vous y avez vu une cabane, d'où monte en tout temps un filet de fumée. On vous a dit que là, vivent deux hommes, qui depuis des années pratiquent des fouilles, afin de trouver le trésor des Français.

Eh bien! ce trésor existe, nous le déterrerons ensemble. Seul je sais où il est. Les chercheurs de l'île doivent leur insuccès à un fragment de document peu digne de foi.

Afin d'être précis, je vais vous déceler des détails que je tiens de ma grand-mère qui, à l'âge de dix ans, fut témoin des faits suivants. Ils se passèrent en l'année 1755, lorsque les Anglais s'emparèrent de notre belle patrie.

(Suite et fin au prochain numéro)

L. d'ORNANO.

J'ai entendu dernièrement émettre une singulière opinion. Jugez: "Heureux ceux qui s'ennuient! L'ennui est le cachet des natures fines." Heu! heu!... qu'en pensez-vous?